

Ma belle inconnue—ne connaissant pas son nom je me sers de cette désignation—paraissait prendre une part assez marquée au mouvement de la scène, et moi je profitais de cette circonstance pour l'examiner à la dérobée. Son front paraissait complètement à découvert sous une touffe de cheveux arrangés avec goût. En cela elle différait un peu de la mode du jour. Je déteste cette mode qui cache la plus belle partie de la femme. N'avez pas peur de montrer vos fronts, mesdemoiselles; il ne faut pas les dissimuler comme cela. Le front est la marque de l'intelligence et c'est plus par son intelligence que par ses charmes qu'une femme plaît.

Mon inconnue avait en outre de longs cils noirs qui donnaient à son œil une profondeur étonnante. Les tempes légèrement creusées impliquaient chez elle une grande aptitude à la méditation. Ses lèvres étaient d'un beau rose; ses dents d'un émail pur se dessinaient en deux jolies rangées, et son menton qu'ombrageait insensiblement sa lèvre inférieure était d'un tracé parfait. Au reste tout en elle me charmait, jusqu'à son manchon où sa petite main gantée allait assez souvent.

Je disais donc que mon suprême effort était d'attirer sur moi son attention. Là était le point difficile. Un jeune médecin à l'oreille encore novice m'aurait certainement pris pour un poitrinaire à m'entendre tousser. Le plus fâcheux c'est que tout tournait contre moi; le foid intense qui régnait au dehors donnait raison à mon prétendu rhume, et le seul effet sensible que j'en pu tirer ce fut d'impatienter ma voisine que cette manière d'agir incommo- dait fort. On ne voyait pas du même œil tous les deux comme vous voyez.

Enfin lassé d'attendre un résultat je pris bravement mon parti et j'allais déménager quand le craquement de mon banc — à lui en revient tout l'honneur — lui fit tourner la tête de mon côté. Alors pour un moment nos yeux se rencontrèrent et se fixèrent simultanément. Ce résultat inattendu m'ayant tellement exalté, son œil était si doux et me lançait de tels éclairs, que transporté au dessus de moi-même, ne sachant plus ce que je faisais, je partis d'un long applaudissement.

Mon battement de mains eut un effet magique sur l'auditoire. Aussitôt les braves commencèrent et en moins d'une minute ce ne fut qu'un vacarme à ne pas s'entendre. Mes amis criaient, les galeries trépignaient, et jusqu'à mon inconnue qui, entraînée par le courant général se mit à battre des mains comme une petite forcenée et avec un enthousiasme qui m'épatait. J'eus bientôt le mot de l'énigme, je compris qu'on avait mal interprété mon applaudissement et sans le savoir je passai pour un homme de goût. Le plus beau de l'histoire et ce qui m'amusait encore malgré tout c'était de voir ces jolies courbettes qu'exécutaient les acteurs et les actrices étonnés eux-mêmes d'un tel succès. Hélas! à quoi tiennent les choses en ce monde, une simple distraction avait décidé du succès d'une pièce et l'on trouvera à blâmer ensuite les distraits.

Mais revenons à ma belle inconnue. Elle avait bien applaudi aussi avec les autres, mais voyant mon air troublé, la confusion qui se peignait sur ma figure, l'attention que je mettais à la fixer, elle eut quelque doute et rougit à son insu. C'était un bon point pour moi. Dès cet instant je compris que la partie était gagnée. Quand je dis partie gagnée, j'entends dire seulement que j'avais atteint mon but.

Je ne voudrais pas, chères lectrices, que vous me supposiez quelque peu prétentieux. Oh! non, loin de moi cette pensée, mais toujours est-il qu'une certaine relation sentimentale

s'était établie entre nous deux et nos regards se rencontraient plus souvent. C'était d'abord de simples éclairs mais à la lueur desquels je distinguais..... je ne sais trop quoi. C'était quelque chose de vague, d'indéterminé, d'indécis et dans ce demi-doute où je me trouvais je n'osais rien encore en conclure.

Cependant un instant je crus distinguer un imperceptible sourire errer sur ses lèvres. Nouvelles angoisses! devais-je l'attribuer au dédain que ma personne ou mon attitude un peu hasardée lui inspirait? ou bien devais-je le traduire dans un sens opposé? Franchement je dois l'avouer, je penchai dans le dernier sens et enhardi par ce sourire mystérieux je lui répondis par un autre plus prononcé de manière à ne laisser aucune équivoque.

Cette fois je ne m'en cache plus, la partie était réellement gagnée. Oh! quelle joie je ressentis, quel parfum d'amour me monta au cœur quand sur sa lèvre où j'avais cru voir le pli du dédain, je saisis cette fois un sourire qui m'enlevait tous mes doutes et qui par son expression de douceur ineffable et de demi-proche m'insinuait un si gracieux aveu.

Mais, hélas! une destinée fatale se plaît à briser la coupe quand notre lèvre veut y tremper. Le bonheur est un feu-follet qui fuit toujours au moment où notre main va le saisir.

À peine eus-je reçu enveloppé de mystère, ce gage évident de sa sympathie, à peine commençais-je à prendre intérêt..... au drame peut-être..... que le rideau tomba sur le cinquième acte. Cette chute éelata à mon oreille comme un coup de tonnerre. L'auditoire se leva d'un bond et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire le flot des spectateurs déboucha par la grande porte.

Si j'eusse pu saisir l'auditoire au collet, je l'aurais certainement fait, et surtout les acteurs qui avaient si habilement tiré profit de ma distraction et, qui juste au moment où j'allais prendre intérêt à leur jeu, coupaient court comme cela! Ah! les ingrats, les ingrats, qu'ils ne reviennent jamais à Montréal ou je me promets bien de les siller distraît ou non.

Mais contre la force il n'y a pas de résistance. Je saisis brusquement mon casque et ma canne et j'allai me blottir dans l'encoignure de la porte du dehors, pour la voir au moins encore une fois. Oui je la vis, elle passa devant moi chaudement enveloppée dans ses fourrures et appuyée avec une certaine moue sur le bras du même homme. Je n'eus que le temps de lui envoyer un sourire et de croire à un échange. Puis ce fut tout. Un beau carrosse l'emporta et ma soirée finit comme un conte de fée.

N'est-ce pas, mes chères lectrices, que vous avez maintenant la signification de mon trio? Rêve! Vision! Illusion!

GONZALVE.

CONFESSION D'UN CHÊNE.

Je revenais des champs, lorsque je vis à terre un grand chêne abattu du matin par la hache du bûcheron. L'arbre était magnifique. A le voir, avec ses énormes branches couvrant un arpent de leur ramée, on se prenait à déplorer sa fin. Sous prétexte de condoléances, j'allai causer avec lui. Les chênes ont cela de bon qu'ils ne font pas de longs préliminaires pour entrer en conversation avec eux. J'eus bientôt gagné la confiance du mourant et voici, traduit en notre langue, ce qu'il me raconta :

"J'ai commencé le siècle, je suis né en 1800; j'ai par-là dans mon portefeuille un extrait de naissance qui en fait foi. J'ai donc aujourd'hui

quatre-vingt-quatre ans. Pour vous autres, ce serait un assez bel âge; pour nous chênes, ce n'est rien. Dans ma famille on a la vie dure; les siècles ne nous pèsent guère. Pour ma part, je me promettais de vivre trois ou quatre cents ans, comme tant d'autres de ma connaissance; mais le chêne propose et le bûcheron dispose. Sans la maudite hache, je me sentais de force à atteindre l'an 2400 pour le moins; non pas décrépit, mais robuste et couvert de glands."

Ici, repos du chêne. Un flot de larmes dé- coulait de l'écorce; je n'osais souffler mot. Quelle consolation apporter à d'aussi justes regrets? L'arbre reprit :

"L'homme qui me planta m'avait choisi un bon emplacement; mes premières années s'en ressentirent. J'étais droit comme un clocher d'église, superbe de régularité: tout autour de moi, la terre était excellente; c'était une bénédiction. Jamais depuis je n'ai pu redonner à ma tige la belle forme arrondie qu'elle avait eue en ce temps-là. Les vivres du voisinage s'épuisèrent, mes racines s'allongèrent pour aller chercher plus loin. Mais ne voila-t-il pas que de ce côté-ci, du côté gauche, elles donnent contre un lit de pierres et s'arrêtent net. Je fais tout pour surmonter cet obstacle qui m'affame un côté; j'essaye de le tourner par dessus, par dessous; rien n'aboutit, la barrière de cailloux est infranchissable. Cependant ma moitié gauche, prise de famine, jaunissait à vue d'œil. Nous sommes ainsi bâtis nous autres, arbres; nous pouvons mourir par moitié, par tiers, par quart, sans que le reste en souffre. Je m'attendais à périr de moitié, quand enfin je fus secouru. C'est égal, j'ai toujours gardé, là, sous mon flanc gauche, les marques de ce long jeûne. L'homme s'aperçut de ma détresse. Il vint fouiller la terre et en extraire les malencontreux cailloux. J'étais sauvé. Ma vigueur primitive était revenue, quand un grand coquin d'orme, placé à ma droite, s'avisait de me chercher noise et de me disputer le terrain, la vue du ciel surtout, la vue du ciel qui fait tant de bien aux chênes. Nos racines se livrèrent bataille; elles s'étreignirent, s'étouffèrent pour une veine de terre humide. Je fus battu et mon flanc droit porte inscrite ma défaite. Un coup de vent me débarrassa de ce fâcheux voisin; l'orme fut déraciné. J'étais enfin maître de la place. Jusqu'ici j'avais insoucieusement dépensé mes années, heureux d'établir ma feuillée au soleil et de chuchoter le soir avec les corneilles qui venaient me visiter. L'ambition me prit, je voulus produire des glands. L'homme fut content de ma récolte, mais j'appris à mes dépens ce qu'il en coûte de fructifier. Ma pauvre tige ne grossit pas cette année-là de l'épaisseur d'une feuille. Un chêne n'est pas assez riche pour satisfaire toutes ses fantaisies; s'il dépense en glands, il doit économiser en bois.

Cette première récolte fut si coûteuse que longtemps je restai indécis si j'en produirais une autre. Après tout, comme le devoir d'un chêne est de produire et qu'un arbre ne doit pas faiblir devant le devoir, je pris un moyen terme; je me dis: Tour à tour je ferai des glands une année et je me reposerai trois ans pour fortifier mon bois. C'est ce que j'ai fait depuis, régulièrement, toutes les fois que des circonstances imprévues ne sont pas venues déranger mes combinaisons. De pareilles circonstances ne se présentent que trop. Une année c'est une grande sécheresse qui tarit dans le sol la source de la sève, une autre année, c'est un hiver rigoureux qui détruit le bois encore tendre.

Sans être des plus frileux, j'ai vu quelques hivers qui m'en ont fait passer de cruelles. Lis dans mes registres, tu verras quel temps il fai-